Ruby Neige

À Fleur de Pluie

Conte

Après la pluie le beau temps.

Quand les genres s'inversent...

Au royaume des Consistants règnent les Inconsistants. Ne possédant ni bras ni jambes comme eux, ni n'éprouvant aucun besoin naturel, ils n'en sont pas moins bien vivants, expressifs et sensibles.

Représentant le monde, sa nature et sa beauté, ces êtres ont, à eux tous, toute puissance. Néanmoins, quoique certains en usent sans vergogne, d'autres la versent en de bienfaisantes actions, se préoccupant du sort des Consistants fragiles ou de leur environnement proche. Ainsi le sont Pluie, tendre et amoureux fils de Nuage, Bruine son frère jumeau, Eau, charmeur solitaire, Nuit, amant de la sévère Silence, ou encore Arc-en-ciel la douce...

Il y a en eux la patience des immortels et l'empathie parfois manquante chez leurs confrères et consœurs. Malgré tout, des inimitiés naissent et perdurent à l'égal de celles des hommes, et il n'est pas rare que la tempête sévisse ou que l'aridité s'impose des mois durant, selon l'humeur des uns des autres. Pluie et Averse, par exemple, se détestent profondément depuis long maintenant, à cause d'une histoire d'inondation sur des cultures fraîchement fertilisées. Pluie, de surcroît, a un certain complexe d'infériorité affadissant son amour d'une cruelle jalousie. Ses pouvoirs, lui semble-t-il, ne sont pas à la hauteur de sa tâche : arroser amoureusement le sol de Terre, cette terre qu'il aime et dont il rêve, s'épanchant chaque printemps, automne et hiver, parfois même en été tant son cœur en pétille. Aussi lorsque Soleil s'en mêle, la querelle est sournoise et les dégâts multiples.

Pourtant, il y a longtemps, ils étaient amis. Les choses étaient plus simples, bien sûr, car Pluie n'était qu'un jouvenceau à peine sorti des jupons de Nuage, mais chaque temps à ses changements

et le grain doux de Terre lui parut de plus en plus attirant.

« Oh Terre, joli Terre, n'as-tu pas quelque nature dont tu souhaites raviver la verdeur ? lui soupire-t-il constamment.

— Non point, Pluie, tu m'as déjà servi de trop hier encore. Il faut attendre un peu. »

Cette réponse, quoique habituelle, le heurte toujours. Terre ne l'aime-t-il pas ? Il n'ose poser la question. Cela lui paraît impossible, trop douloureux à admettre.

La lande est verte et les champs fleuris ; de grands clos gardent leurs bêtes, et leur limites en pierrailles sont envahies de lierre. On y voit s'ébattre des couples d'humains ou d'animaux lors de la saison chaude, des bébés naître, des rancœurs disparaître sous les rayons de la toute-belle Soleil. Soleil qui ne tient d'ailleurs jamais rigueur à Pluie d'effacer ses efforts d'une ondée malvenue ; reine d'une hauteur qui lui est

inaccessible, la vénérée jouit d'une immense liberté, tant de corps que d'esprit.

Pluie de son côté se surprend souvent à penser vouloir être comme ces Consistants à la vie si courte, mais si remplie. Au moins vivent-ils sur Terre, se nourrissent-ils de lui et marchent sur son corps sans le noyer “de trop”. Il n'a plus les idées justes, il lui arrive de commettre des erreurs de plus en plus terribles.

En un jardin, les mêmes questions ne se posent pas, du moins, point pour Fleur. Il tente plutôt d'éviter la gent limace s'approchant un peu trop près de son pédoncule depuis la dernière pluie.

« Trop d'humidité, grommelle-t-il, il ne fait que pleuvoir...

— Je vous l'accorde, s'incline le statice aux cœurs blancs. Nous ne sommes plus tranquilles, mais le beau temps reviendra sûrement. »

La pois de senteur étire ses tiges jusqu'à eux, enroulant les fils vert tendre autour de sa statice. Ces deux-là sont inséparables. Au départ, elles vivaient loin l'une de l'autre dans le jardinet, mais à force de se trémousser, la terre a molli et leurs racines se sont entremêlées. Pour cela, elles vénèrent Terre plus que tout autre Inconsistant.

Fleur, lui, n'est attiré par personne. Personne de son espèce, en tout cas, mais il aime bien sa solitude. Observateur du clos fleuri, il réfléchit à longueur de journée, les pensées rythmées des nouvelles effloraisons, de la chute des feuilles de l'eucalyptus. Il ne voit pas venir un sombre événement, car ils en sont encore loin, et Ciel est paisible au-dessus de leurs têtes bruissantes.

Leur vie est on ne peut plus tranquille. Si ce n'est la récente dispute entre les ronces baladeurs et la lierre imposante grimpant au chêne, ou le

cœur brisé d'un acanthe, rien ne vient troubler ce calme frémissant.

Alors justement que Fleur s'étonne une fois de plus de sa chance – celle d'être né en un si bel endroit – le sol tremble et les radicelles s'agitent : quid ? Des Consistants deux pattes à l'allure géante et dangereuse ! (Il n'y en a pas un seul qui ne soit ainsi, cela dit.) Fleur croyait que l'endroit avait été déserté, car pas un ne s'est promené à ses abords depuis belle lurette. Ces êtres-là préfèrent apparemment rester en leurs murs chaulés, bien frileusement installés autour d'un grand bâtiment à toit pointu. Ce qui n'est pas plus mal... que serait-ce s'ils envahissaient la moindre parcelle de verdure, détruisant la nature sans âme ni conscience ?

« À l'abri ! » clame-t-il, cherchant à attirer l'attention de ses cousins et cousines nombreux. Ils sont bien en peine de s'exécuter. Quand on est fleur, on ne peut pas s'enterrer ou bouger à son aise.

« Oh maman, regarde les jolies fleurs ! s'enthousiasme le garçonnet piétinant joyeusement.

— Elles sont magnifiques. L'on dit bien “un simple regard posé sur une fleur et voilà une journée remplie de bonheur”. Je me sens bien ici. Dormir là, comme ce serait agréable ! »

Et la voilà qui s'allonge, écrasant avec une nonchalante ignorance marguerite, coquelicots et violettes. Horreur et damnation.

« Au secours, au secours ! entend-on du dessous, déjà s'évanouissant.

— Oh non quelle catastrophe, s'effraie Fleur, on ne peut pas laisser passer ça ! »

Déjà le petit d'humain cueille une rose et la tend à sa mère.

« C'est vrai que les filles naissent dans les roses ? questionne-t-il tout innocemment.

— Bien sûr, glousse la femme en s'étirant (abîmant encore plus au passage les pauvres habitantes du lieu), car les roses sont comme les femmes, belles et piquantes.

— Quoi ? N'importe quoi ! s'insurgent les concernés, agitant leurs pétales. Nous ne sommes pas comme des humaines, non non, nous sommes nous, des roses et fiers de l'être !

— Moi j'aimerais bien être *une* rose... », contredit l'un d'eux d'une petite voix.

Contrairement aux humains, les végétaux et animaux peuvent les comprendre, ce qui s'avère parfois gênant – imaginez l'affaire, parlant de bouquets à tailler ou du mauvais parfum de l'un d'eux !

« Ce n'est pas le moment, les reprend Fleur, angoissé. Air ! Air, viens à notre secours ! »

À défaut d'Air, courant messager, Midi s'approche. Belle aux cheveux roux et yeux pervenche, son cœur est pur. Elle s'agenouille (les

Consistants deux pattes ne la voient pas) et ses membres fins passent à travers les petits êtres.

« Mes fleurs, jolies fleurs, ces humains vous dérangent, mais je ne puis rien faire, je ne suis qu'un temps ! »

Ce qui est entièrement vrai. Les Temps enfants de Jour ne peuvent se permettre d'influer directement sur la vie terrestre.

Ses larmes coulent, car Midi est sensible, et sa douleur croît face au malheur des plantes écrasées. La statice et la pois de senteur tremblent de concert, à moins d'un mètre des pas inconscients de l'enfant. Le nigelle et ses frères se lamentent : la moitié de la famille fane dans la poigne du Consistant rieur. Ils en feront le deuil plus tard, mais sur l'instant, comme ils aimeraient avoir des ailes !

« S'il te plaît Midi, pleure Fleur à son tour, et s'ils venaient plus nombreux ? Nous serions fichus.

— Oh, je vais essayer quelque chose, attendez-moi, je reviens. »

L'altruiste se relève, essuie ses larmes et disparaît. Heureusement, l'enfant et sa mère se sont enfin mis côte à côte et ne bougent plus, cependant que les fleurs entendent les cris des agonisantes sous leur corps. La coquelicot frissonne et se pâme de frayeur, son amie la serrant dans ses bras pour lui insuffler un peu de courage.

« Eh bien, mes petits, voilà une fâcheuse situation. »

La voix provient de Matin appelée en renfort par sa sœur ; les fraîches nuances de sa peau diaphane et de ses cheveux d'or ont fait tourner plus d'une tête. Même les humains l'accueillent tous les jours avec joie, lorsque Aurore lui cède sa place. C'est un bon temps assez coquette et sa robe pastel trouble les lueurs célestes.

L'enfant le premier, rouvrant ses yeux, bondit :

« Maman ! Maman ! Regarde le ciel !

— Oh mon dieu ! C'est un terrible présage ! Le jour tourne à l'envers, nous voilà au matin ! »

Très effrayée, elle prend le garçon par la main et s'enfuit, laissant à chacun de ses pas de pauvres plantes écrabouillées.

C'est un grand soulagement. Malheureusement, les victimes sont si nombreuses qu'on ne peut pleurer que plus encore, si bien que le bruit attire Jour, mécontente :

« Matin, Midi ! Qu'avez-vous donc fait ? Troubler ainsi mon cycle, c'est interdit ! Voulez-vous donc encore que les Consistants nous maudissent ?

— Oh mère, je suis désolée, mais ils faisaient tant de mal aux fleurs, je ne pouvais les laisser faire », tente de l'adoucir Midi, tandis que Matin, gênée, s'éclipse.

Jour soupire, penchant son regard de lumières variées sur les êtres fragiles. Elle comprend et se retire, laissant le cours des choses revenir à la normal.

Ailleurs, quelques minutes auparavant, Terre sursaute. Il est encore trempé, se sent tout fatigué et pourtant, voilà que le matin est là !

« Ce n'est pas possible, je me suis endormi ? Tout à l'heure, midi sonnait. Ah ! »

Il se secoue et l'eau lui noie les dolines. Atchoum !!!

« Arg, bon sang de bonsoir ! Encore ce maudit Pluie, il m'arrose tant que je ne vois plus le jour passer. Il veut ma mort ! Oh, encore un champ de fichu, des cultures si bonnes pourtant ! Non, non, marre c'est marre, je dois l'arrêter. »

Terre gronde, se soulève, clame bien haut alors que Midi revient à son poste et que le jour

reprend son cours – mais il n'en a cure, tout va de travers pour lui de toute façon :

« Soleil, oh Soleil ! Viens m'apporter tes doux rayons, comme ils me manquent ! Je meurs de la goutte, j'éternue de froid, je congestionne d'humidité, je n'en peux plus ! »

Pluie à cet instant l'entend, évidemment. Il n'a d'oreille que pour lui...

Ces mots le blessent si vivement qu'il vient à Terre et occulte Ciel de sa vision, l'empêchant de voir Soleil.

« Terre, t'ai-je blessé ? Je suis tellement désolé, je ne souhaite que ton bonheur. Nous étions amis, avant, tu ne peux prononcer de tels mots à mon encontre !

— Mais va-t'en donc ! Ne vois-tu pas comme tu m'épuises ? À cause de toi, mes chairs ne fertilisent plus, je m'engorge et pourris. Soleil est d'une bien meilleure aide, mon corps a besoin de sa chaleur, pas de toi. Va-t-en ! Ami ? Il y a bien

longtemps ! Je ne sais quelle lubie tu as envers moi, mais je ne puis le supporter encore. »

Le sentiment de trahison percutant Pluie est si violent qu'on croirait voir Averse. Tout devient gris, cinglant.

« Que me dis-tu, Terre ? s'étouffe-t-il, vrillé de chagrin. Soleil est bien meilleure pour toi que je ne le suis ? Que feraient tes plantes sans mon aide ? Tes graines ? Tes êtres ? Soleil brûlerait tout, tout. Tu ne penses pas ce que tu dis. Je t'en prie, tu ne peux pas dire cela.

— Stupide Pluie, gronde Terre, tu me malmènes plus que tu ne m'aides. Je te déteste, j'aime Soleil. Soleil est mon amour et toi tu m'empêches de la voir. Tu n'es rien, Pluie, rien pour moi qu'un désagrément quotidien ! Non, un ennui profond, un enfer d'eau collante ! »

Alors, l'Inconsistant malheureux se redresse, encore et encore, prenant toute la place dans le ciel. Jour s'étonne de se voir si sombre ; Crépuscule approche, croyant son heure venue ;

Nuage se ramène, intriguée. Son fils... que lui arrive-t-il ?

Et le chagrin s'abat. Plus rien ne peut l'arrêter, pas même la maudite Soleil qui ne se préoccupe pas de tout cela d'ailleurs, haut bien haut, veillant amoureusement sur Ciel dont les teintes se parent de ses chaudes lueurs. Les deux Immortelles ont toujours été de sentiments liées, aussi personne ne comprend comment Terre a pu espérer attirer l'attention de la brûlante Inconsistante. Mais le mal est fait, et pour longtemps...

Néanmoins, du côté du jardinet, le climat clair est on ne peut plus rassurant. À l'horizon, oui, peut-être, un trait de gris souligne les jambes de Ciel, mais rien d'affolant. Les fleurs félicitent toutes Fleur qui a su apporter une solution à leur malheur, sans s'effondrer. Les taupes amies viennent enterrer les morts, et l'atmosphère est recueillie. Les uns espèrent qu'ils ressusciteront en ce qu'ils souhaitaient, d'autres qu'ils sont en un lieu agréable, tout autant que celui-ci. Un lieu sans humain.

Mais la paix relative ne se trouve pas partout. Là-bas, à l'horizon si sombre, Pluie tend ses bras de vif-argent, croisant les ombres. Plus rien ne compte d'autre que son immense frisson, frisson de rage et d'amertume, frisson de peine et de douleur physique. À cet instant, Pluie se convainc d'être important.

Ce sont des rugissements cataclysmiques qui embourbent à ses pieds menus les terrains et les chaumes. Racines à l'air, les arbres gémissent et Vent hurle à leurs côtés ; les familles dévastées de pauvres rongeurs par milliers dérivent, déjà mortes, le long des courants boueux.

Pluie danse.

La herse métallique et glacée fend les forêts, les tanières et les pavés gorgés. Froid descend, ses grands yeux brillants observant ce chaos appétant, léchant ses rondes lèvres bleues. Famine s'enroule autour des corps de Consistants faméliques, pris au piège dans les rares citadelles encore debout. Terre gémit, se tort et gronde, son large corps brun enflé d'eau ; il cherche à

fuir, ne peut endurer plus encore la danse folle de son ami d'autrefois. Effroyable conjonction, les autres se mêlent au rituel, piétinent sa force et son ego, détruisent sa chaleur et sa fertilité. Frimas vient le caresser de son souffle givrant, elle rit, portée par Vent son amie, hypnotisée par Pluie et ses talons gris frappant le monde. Les nues obscures et moites s'allongent à l'horizon, Nuage s'approche, langoureuse. Fière de son petit, elle l'observe déverser dans son ballet les milliards de gouttes d'eau qui suintent de sa gorge, son dos, ses jambes, sa poitrine ; voilà qui change et qui l'enorgueillit ! Elle n'aimait guère observer son enfant se rabaisser et s'affaiblir face à Terre, ce maudit couard égocentrique.

Il n'y a maintenant plus rien au sol que des amas informes et mous.